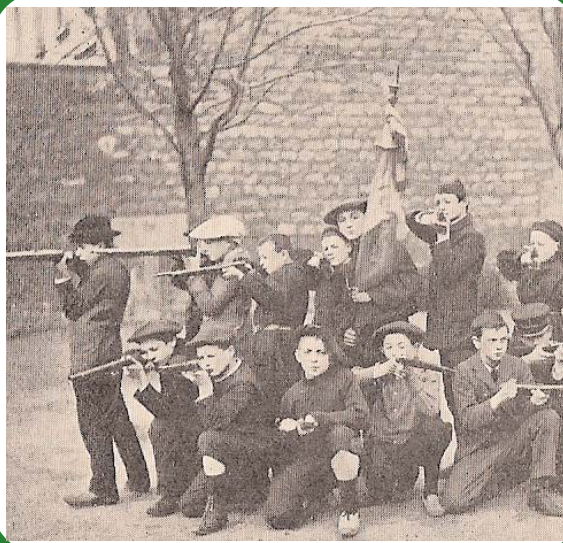


Le Galepin

- ROUGE -

n°24 - 1^{er} novembre 2019



Bataillon scolaire autour de 1914

sommaire du n°23

CETTE PHOTO-CI

. *Hommage aux préfets*

2

VAGABONDAGES LITTÉRAIRES

. *Soif*, A.Nothomb

3

. *Baumes*, V.Goby

4

ROMAN GRAPHIQUE

. *Lennon*, Corbeyran (d'après Foenkino), Horne

5

ALBUMS JEUNESSE

. *Le buveur de rêve*, É.Sanvoisin, M.Matje

7

. *La fête d'anniversaire*, T.Tjong-Khing

7

. *La revanche du clown*, Sara

8

. *Devine qui a retrouvé Teddy*, G.Muller

8

ROMANS ADOS

. *Cœur battant*, AXL Cendres

9

. *Aussi loin que possible*, É.Pessan

9

POÉSIE

. *Florilège*, Denis Roche

10

MON CINÉMA D'ARRÊT DÉCÈS

. *13 octobre 2019*, Roger Auwin

11

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...

. *Idiocracy*

12

LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ

. *Les A.C.A.*

14

CETTE PHOTO-CI



HOMMAGE AUX PRÉFETS

Dans l'obscur fonctionnement de la République, il est des rouages extrêmement discrets, telles les préfetures. On connaît bien leur rôle pour les cartes grises mais que font-elles d'autre? Ces dernières semaines, deux de leurs éminentes personnalités nous ont fourni des preuves évidentes de leur nécessité.

Le préfet de Seine-Maritime d'abord qui, face à l'incendie pourtant bénin de l'usine Lubrizol, a su, avec une sobriété gestuelle particulièrement idoine, nous rassurer pleinement sur « l'état habituel de la qualité de l'air à Rouen ». Ouf! On respire. Pierre-André Durand a trouvé les mots pour dédramatiser la situation que les médias, avec leur souci mercantile de la surenchère, avaient quasi exhaussée au stade de Tchernobyl. On se souvient qu'en 1986, le Premier ministre Chirac, tout comme Sarkozy, délégué interministériel au nucléaire, Madelin, délégué à l'information et l'ensemble du gouvernement, nous avaient rappelés au simple bon sens qu'un nuage, fût-il nucléaire, ne saurait franchir les Alpes. C.Q.F.D.

Le préfet du Gard a fait preuve de la même sagesse en prenant l'initiative d'un concours de dessins destiné aux écoliers garçons, chargé de rappeler aux futurs citoyens le rôle essentiel tenu par « nos forces de sécurité intérieure ». Mais où Didier Lauga a tutoyé le génie, c'est dans la déclinaison du concours en fonction des âges: policiers (maternelles), gendarmes (primaires), sapeurs-pompiers (collèges) et pompiers du ciel (lycées). Quel sens inné de la pédagogie! L'ancien maître d'école que je suis en reste baba. Et à ceux – inévitablement la démocratie donne la parole à ses propres ennemis (citation connue de Voltaire) – qui ont lancé des cris d'orfraie devant ce qu'ils poussent la provocation à désigner comme une instrumentalisation idéologique de l'École, je rappellerai simplement qu'au début du siècle dernier on enseignait dans les cours de récréation le maniement du Lebel (avec des fusils en bois). Non mais! La preuve: ni l'inspecteur d'académie, Laurent Noé, ni la rectrice, Béatrice Gilles, ne se sont récrié(e)s!

La Légion d'honneur (au moins) pour P.A. Durand et D. Lauga!

Roger Wallet ♦

Ce ne sont pas des ACA, ceux qui vont se voir décerner les prix littéraires de novembre... Laissez-vous tenter par l'idée d'en rendre compte dans Le Calepin Rouge!

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Roger Wallet

A participé à ce numéro :

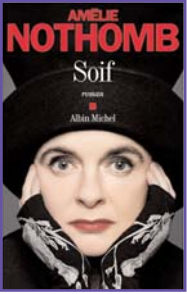
Michel Deshayes, Marc Frétoy, Anaïs Labbaye,
Rémi Lehallier, Sylvie Van Praët

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

«SOIF»



Le dernier Amélie Nothomb, le cru 2019. Il n'y a guère que le président du jury Goncourt, Bernard Pivot, pour le défendre... je veux dire parmi les gens dont l'avis compte – et ça tombe bien car l'auteure belge fait partie de la sélection Goncourt (à l'heure où j'écris ces lignes, la

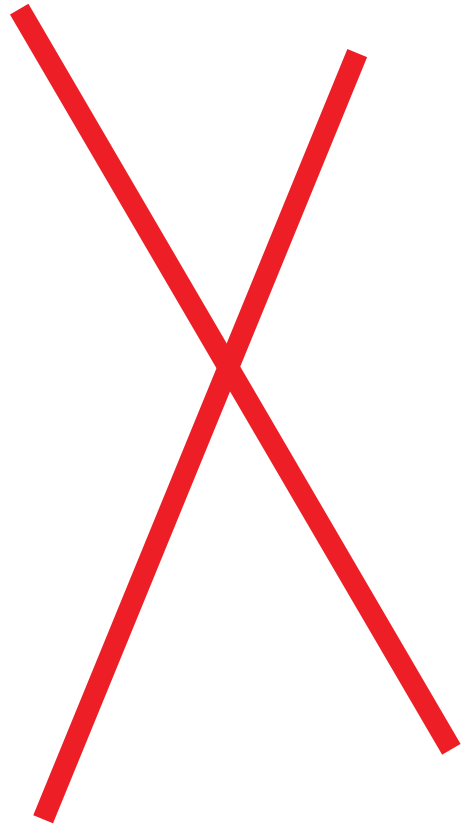
sélection restreinte n'est pas encore connue, elle ne le sera que le 27 octobre mais...). Je ne résiste pas au plaisir de citer cet homme qui m'a fait découvrir tant de beaux auteurs. C'est dans *Le Journal du dimanche* du 23 août et le titre à lui seul sent ses références culturelles et, quand même, son sens de l'humour. On devine que Nanard (en effet B.P. dégage en moi la même instinctive sympathie que B.T.) a trouvé d'abord ce titre *idéal* puis qu'il a développé autour la rhétorique nécessaire. Il a aussi sans doute flairé le bon coup: Nothomb n'a jamais obtenu de prix majeur et, à 53 ans, son 27^e roman relancerait une carrière dont seuls surnagent le 1^{er}, «*Hygiène de l'assassin*» et le 7^e, «*Stupeur et tremblements*».

«*La résurrection d'Amélie Nothomb. A. N. survivait. Elle publiait depuis pas mal d'années, fin août, un roman sympathique et inoffensif. C'étaient des contes plus ou moins drolatiques, des histoires tarabiscotées. Du talent certes, mais de la poudre jetée aux yeux énamourés de ses dizaines de milliers de lectrices. La Belge aux chapeaux noirs entretenait sa rente littéraire et populaire avec une constance de fourmi laborieuse. Et voilà que, stupeur et tremblements, hygiène de l'écrivain, Amélie Nothomb publie un roman ambitieux, original, âpre, dur, philosophique, où elle se met en danger à travers un héros archiconnu qui a déjà fait couler beaucoup d'encre: Jésus-Christ.*»

Le Canard Enchaîné (23 octobre), sous la plume de Frédéric Pagès, nous remet les pieds sur terre. Il use avec

beaucoup plus de justesse que l'octogénaire «beaujolais» de la métaphore christique: ce roman «*n'est pas un calvaire mais n'a rien de miraculeux*». Et il démonte avec élégance ce qui n'est qu'un savoir-faire d'écriture.

Quant à moi, la couverture me suffit: ce n'est qu'un emballage de pub destiné à faire vendre le produit AM. La lecture de ces pathétiques 162 pages m'a pris infiniment plus de temps que d'écrire cette note de lecture qui se résume facilement à cette croix de Saint-André:

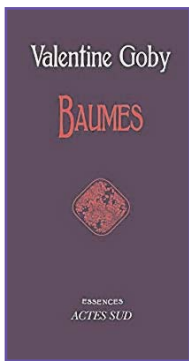


P.S. Pivot me fait quand même de la peine...

Rémi Lehallier 

Soif, Amélie Nothomb, Albin Michel, 2019.

«BAUMES»



Après le pensum de Nothomb, il me fallait bien ça : un baume ! Valentine Goby est son exacte inverse, dans son parcours, dans sa personnalité et dans son écriture. Avec elle, je respire. Quand je dis *elle*, je veux dire son livre.

Ce petit opus (une cinquantaine de pages) est publié dans la collection *Essences* ; j'y avais déjà lu le livre admirable de Cécile

Ladjali, « *Corps et âme* », autre belle écrivaine.

D'odeurs, il est question de la première à la dernière ligne. Or, je suis affligé d'anosmie (absence d'odorat). Eh bien ce livre a réveillé en moi bien des odeurs de mes (plus) jeunes années.

Livre autobiographique dédié à son père qui travaille, à Grasse où ils vivent, dans la parfumerie. Dès avant sa naissance, la petite Valentine baigne dans les « *odeurs d'usine* » comme elle écrit. Admirable portrait du père dès les premières lignes, que la petite assimile à cette odeur de parfums qui imprègne tout chez eux : « *L'odeur précède mon père, l'escorte dans les couloirs, marque son sillage comme l'herbe couchée le passage d'un animal* »

Cette odeur lui entre par les narines mais aussi par la bouche à un tel point qu'elle en souffre, qu'elle la rejette. « *Je m'assois et aussitôt je bloque le fond de mon palais pour ne pas manger l'odeur ; en vain : elle colonise ma langue, infuse mes muqueuses...* » Un peu plus tard, à treize ans, elle décide d'avoir son parfum (cadeau du père). Elle entre dans une parfumerie et essaie tout. Avec les conseils avisés de la vendeuse, elle le trouve. Suivent quatre pages pour dire l'émerveillement de la découverte : « *D'abord c'est une bouffée de roses. [...] Et puis la violette émerge, comme à contrecoeur. C'est la violette des sous-bois. [...] Elle sent la terre et la réglisse. [...]* » et l'ivresse qui s'empare alors d'elle : « *Je me saoule de Paris*, je m'approprie avec délice, je n'ai jamais assez du parfum et de moi, de moi et du parfum. Je suis ce parfum solaire et nocturne.* »

C'est juste après la lecture du *Parfum* de Süskind, sur

lequel elle a des phrases magnifiques : « *L'écriture de Süskind fabrique des odeurs ; des odeurs puissantes comme des essences pures. La langue est sa matière première.* »

New York, l'Asie (dans l'aide humanitaire), elle publie son premier roman², change de parfum et de vie. « *À cause du roman je lis plus. Je lis beaucoup. Dans les livres, je trouve des tas d'expressions évoquant des odeurs de sentiments abstraits : odeur de peur, d'angoisse, parfum de tendresse, de nostalgie... et celle-ci qui me laisse complètement perplexe : l'odeur de chagrin.* » Et elle livre ce qui est sans doute l'un des ressorts de son écriture : « *Ce que sent le chagrin, je l'ignore, il y a mille visages au chagrin. Je veux écrire chaque émotion avec la précision d'une formule olfactive. La disséquer composante après composante, conduire le lecteur de l'une à l'autre, et ainsi jusqu'à épuisement de l'ensemble des éléments du bouquet pour qu'à la fin ce soit le lecteur qui fasse la somme, qui nomme, qui conclue au chagrin, à la tendresse ou à l'angoisse, que je ne nommerai pas moi-même.* »

Elle développe ce « traité de style » en expliquant comment elle travaille. « *J'aime la précision lexicale des univers techniques, elle fait écho à la précision gestuelle des ouvriers des champs et des machines* ». Elle rencontre ces ouvriers et détaille chaque phase de leur travail. Elle dresse des listes de mots. « *L'odeur d'usine est désormais nommée, décrite, sondée par la langue, objectivée.* » Mais c'est la fiction qui lui permet de « *tenir [son] sujet à distance, d'en travailler la forme* » sans la dictature autobiographique.

Quand son père part à la retraite, l'odeur d'usine disparaît.

Devant moi le livre est si peu volumineux qu'entre l'ouvrir et le fermer je suis dans le même geste. Mais je l'ai là, sur le bureau et, je le sais, je ne me lasserai pas d'y revenir. Comme à un parfum que l'on aime.

Rémi Lehallier ♦

1. *Paris*, parfum d'Yves Saint-Laurent créé par Sophia Grosjman, pour qui V.G. sera « peau » [on teste les parfums sur elle] à New York.

2. *La note sensible*, Gallimard, 2002.

Actes-Sud, 2014. 52 p.

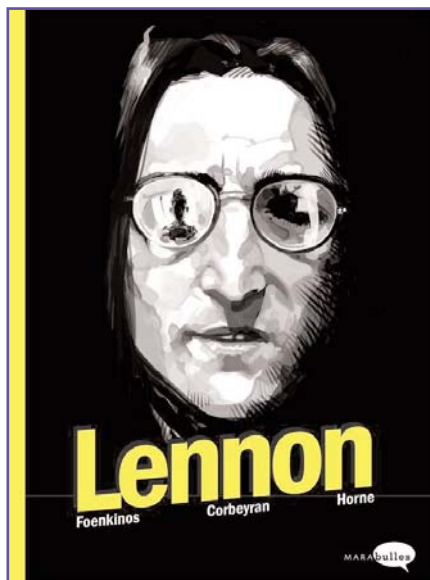


FOENKINOS/CORBEYRAN/
HORNE

« LENNON »

Ce matin, j'ai croisé Pierre Ardit en radio... Au cours d'une anecdote il déclara avoir découvert, en 1962, ce premier texte et chanson: «Love me do».

Cela illustre encore plus ce roman graphique que je découvrais juste en même temps avec intérêt et plaisir.



C'est étrange... Ce livre m'avait fait deux ou trois clins d'œil « bibliothèques », puis, à ce retour d'arrière-saison, je l'ai sorti de son présentoir.

C'est l'histoire de celui qui réalisa qu'ils étaient plus connus que J.C.

« Comment devient-on l'égal de Jésus, ou plus simplement, Lennon ? »

A.Perroud

Ce roman graphique est découpé en dix-huit mini-chapitres plus un épilogue; il est bien structuré.



Suite à sa disparition médiatique, après vingt ans de carrière, John veut vivre ce à quoi plein de gens aspirent : une vie de famille et la tranquillité! Il en profite pour faire le point avec la psy qui bosse juste à l'étage du

dessous; il peut même s'y rendre en charentaises !

Nous le côtoyons donc sur le divan.

« Pour avoir un cabinet ici, c'est que vous devez être sacrément douée.

– Le Dakota ce n'est pas un immeuble ⁽¹⁾, c'est un repaire de nantis.

– Ce que je suis, ce que je serai toujours maintenant. J'ai dit qu'on était plus populaires que Jésus. Je pourrais dire aussi que je suis plus riche que le Bangladesh. »



La mise en page des planches est simple et astucieuse, même si je reproche quelques copier-coller récurrents (le Dakota, les jambes de la psy, le shoot d'héro...), c'est vraiment dommage.



Au fil des séances, on creuse la mémoire de John, il se dévoile, le ton est confidentiel. Il explique que le ciment du groupe est son immense solitude, son désarroi.

Le Dakota est toujours représenté en pleine page découpée (au « gaufrier ») en six cases égales. Cela donne le sentiment d'une clinique entourée de barreaux. J'ai ressenti quelques images du film « Vol au-dessus d'un nid de coucou »⁽²⁾.



À la fin de la onzième séance est abordé le thème de la célébrité, la Beatlemania :



« Mimi a dû déménager. Je lui ai acheté une jolie maison près de la mer. Elle s'est retrouvée seule. Et ça a été pareil chez Paul, George et Ringo. Toutes nos familles ont dû déménager et vivre dans des quartiers où elles ne connaissaient personne. L'amour fou de tous ces gens pour nous a créé de nombreuses solitudes. Nous étions seuls, nous aussi, comme dans une bulle. Nous étions numéro un partout dans le monde. »

Puis arrive Yoko Ono, assimilée à la fin du groupe légendaire. Avec elle, ils veulent se rendre utiles, d'où l'engagement pour la paix qui aura son hymne: « *Imagine* ».



Deux pages avant la fin, c'est l'assassinat au pied du Dakota sobrement représenté

par les célèbres lunettes aux verres brisés, et finalement un genre de bouclier de Brennus inséré dans le trottoir. « *Imagine* » est gravé dessus.

Moi qui ai un goût prononcé pour le noir et blanc, j'ai été bien servi, il y a en plus de belles nuances de gris. J'aimerais, néanmoins, connaître la justification de ces trop nombreux copier-coller; je crains le sordide de l'aspect économique...

Michel Deshayes ♦

1. Il s'agit du *Dakota building*, immeuble néo-Renaissance construit fin XIX^e, à New York, dans lequel résida John Lennon.
2. Film de Milos Forman, 1975, d'après le roman de Ken Kesey.

Lennon, scénario d'Éric Corbeyran (d'après le roman de David Foenkinos), dessins de Horne. Marabulles, 2015. 156 p.



Imagine there's no heaven
It's easy if you try
No hell below us
Above us only sky
Imagine all the people
Living for today...

Imagine there's no countries
It isn't hard to do
Nothing to kill or die for
And no religion too
Imagine all the people
Living life in peace...

You may say I'm a dreamer
But I'm not the only one
I hope someday you'll join us
And the world will be as one

Imagine no possessions
I wonder if you can
No need for greed or hunger
A brotherhood of man
Imagine all the people
Sharing all the world...

You may say I'm a dreamer
But I'm not the only one
I hope someday you'll join us
And the world will live as one

«LE BUVEUR D'ENCRE»



La pastille verte Dyscool en couverture indique que le texte et la mise en page ont été adaptés «pour les enfants dyslexiques». De fait, la typo est d'une belle et parfaite lisibilité, et le texte soigneusement coupé selon les emplacements de lecture. Belle police. L'auteur

Éric Sanvoisin a veillé lui-même à l'adaptation de son texte. Les illustrations (une quinzaine) de Martin Matje sont douces dans les coloris, avec des personnages cernés d'un trait noir.

Odilon, le jeune garçon mis en scène, n'aime pas la lecture. Manque de chance : son père est libraire ! Un jour, il est témoin d'une scène étonnante : un curieux homme vêtu de gris sombre s'arrête devant un livre, il sort une paille de sa poche et, en un rien de temps, il siphonne tous les mots du livre ! Odilon vérifie : toutes les pages sont désormais blanches.

Bon début de scénario même si, symboliquement, le fait de faire disparaître les textes est plus que critiquable car c'est aller là à l'encontre de l'idée même de livre. La suite de l'histoire montre qu'en effet l'auteur n'a pas réfléchi à son intrigue. Odilon va suivre la trace de ce drôle de client. Il loge au cimetière, au fond d'un caveau aménagé, doté d'une grande bibliothèque. Mais il n'exploite absolument pas le lieu : son buveur d'encre est simplement un vampire qui va «draculariser» Odilon et le rendre accro... à l'encre ! Odilon s'exerce avec «*L'île au trésor*» et en effet, au fur et à mesure qu'il siphonne, il entre dans l'histoire.

Il y avait indéniablement mieux à faire avec ce personnage. Dommage que l'idée de «boire un texte» ait été si pauvrement exploitée.

Nathan, 2017 pour cette éd. (éd. originale 1996).

«LA FÊTE D'ANNIVERSAIRE»



Douze doubles pages de grand format (24x28,5) racontent – sans texte – la fête d'anniversaire de la petite lapine dans ce coin de village improbable aux quatre maisons. La vingtaine d'animaux qui les

habite est très diverse : cochons, chiens, ours, chèvre, souris... et un raton laveur.

«*Tout le village prépare une grande fête. On gonfle les ballons, les enfants dessinent, les cochons repeignent leur maison, Monsieur Chien fait un gâteau... ou du moins, il essaie ; car les préparatifs tournent rapidement au cauchemar : football dévastateur, pot de peinture renversé, gâteau raté... et collier volé ! Qui a bien pu faire le coup ?*»

Le résumé trouvé sur le site de l'éditeur m'a beaucoup aidé à comprendre l'intrigue de ce récit imagé. Car si l'on voit en effet (im. 4) la cochonne s'affoler devant son sac vide, le collier en question est de taille insignifiante – le cadrage est toujours panoramique – et les sept perles en sont transparentes.

Une fois le scénario démêlé – je doute qu'un enfant en soit capable, moi-même... – on refeuillette avec plaisir cet album en suivant un personnage de page en page. Le plus malchanceux est le chien pâtissier. J'oubliais : le raton laveur est enfermé dans sa maison et interdit de participer aux festivités. La morale est sauve.

On appréciera les «mini-histoires» auxquelles se prête ce livre (façon «*Jour de fête*» de Tati) sans pour autant être convaincu par l'absence de focus qui pourraient souligner l'affaire du vol. À ce propos, difficile d'échapper à l'anthropomorphisme qui fait du raton laveur, avec sa queue noire et blanche si inhabituelle, le coupable désigné.

Auteur : Thé Tjong-Khing, éd. Autrement Jeunesse, 2011.

«LA REVANCHE DU CLOWN»



« [Beaucoup de gens] privilégient l'idée d'une image, le concept intellectuel qui la sous-tend, alors que pour moi c'est l'impression qu'elle dégage qui est importante. [...] Il y a, dans mon geste lorsque je déchire, une immédiateté, une proximité avec mes senti-

ments, que je n'éprouve pas de cette manière avec les autres techniques. [...] Ce n'est pas une technique d'illustration. [...] Mes images n'illustrent pas. En quelque sorte, elles sont le texte. [...] Déchirer du papier, c'est un langage. J'utilise cet autre langage. » Ainsi s'exprime l'auteure, Sara. Ce livre est son 32^e album. Il ne comporte pas de texte.

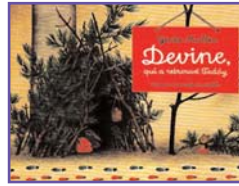
Le scénario est très simple : c'est « le portrait d'un clown maladroit, qui chute, gêne et finalement est exclu de la troupe. Mais cet album est surtout une rencontre avec un clown attachant, qui, en partant, libère les animaux du cirque qu'il aime tant, et tente de retrouver le bonheur du spectacle, ailleurs. »

Bien sûr on est happé par l'esthétique des papiers déchirés (quand c'est Sara qui les déchire). Les personnages en sont comme densifiés, ils acquièrent une densité physique proche de celle des statues. La discrétion des traits de crayon (par exemple sur le clown) renforce juste la lisibilité et, bien sûr, ce petit éclat de rouge sur la joue ajoute à l'expressivité des yeux et de la bouche. La gestuelle, la position corporelle apportent l'essentiel de la compréhension. Le principe même de la découpe manuelle met immédiatement le personnage en mouvement. Et le lecteur dans une attente silencieuse.



éd Thierry Magnier 2011. 23 doubles pages.

«DEVINE QUI A RETROUVÉ TEDDY»



Encore un livre sans texte. Ayant choisi d'animer un atelier d'écriture dans un centre de loisirs, je me suis retrouvée avec une dizaine d'enfants... venant

juste d'entrer au CP et ne sachant donc ni lire ni écrire. Et j'ai découvert le plaisir de déchiffrer – d'inventer souvent – les histoires avec le seul support des dessins.

Celui-ci, de Gerda Muller, se prête magnifiquement à l'exercice. Il s'agit de comprendre une petite intrigue en suivant les traces de pas. Chaque pas s'identifie par sa couleur, entre ceux de la mère, du jeune garçon et de sa petite sœur. Il faut être attentif bien sûr à la direction indiquée. Sur les premières images, les personnages font leurs préparatifs, ils vont dormir une nuit dans le bois et la fillette emporte son ours en peluche. Ensuite ils disparaissent des images, ne restent plus que leurs empreintes. On comprend les jeux des enfants dans la traversée de la forêt, puis la préparation d'une hutte sommaire. On voit même un chien s'étonner de la présence du *teddy* et l'emporter dans sa gueule...



Si le sens général de l'histoire est facile à saisir, les images suscitent beaucoup de dialogues car on peut inventer ce que se disent mère et enfants, et là, certaines choses peuvent être contredites par les traces de pas...

À quatre-vingt-dix ans passés, Gerda Muller a tout illustré... Son dessin est extrêmement soigné, précis, riche d'une infinité de détails.

Anaïs Labbaye



L'école des loisirs, 2004

«CŒUR BATTANT»

AXL CENDRES



Axl Cendres est une jeune autrice décédée tout récemment, le 1^{er} octobre 2019. Elle a également connu le succès avec *Dysfonctionnelle* en 2015, prix Aficionados au Salon du livre d'Alençon.

Cœur battant rassemble cinq personnages qui ont comme point commun

d'être internés car ils ont tenté de se suicider. Alex le narrateur a perdu sa mère, Victor est obèse et souffre de harcèlement, Alice cache une histoire très douloureuse, Colette a raté son suicide avec Lucien son mari – lui a réussi – et mériterait à elle seule un roman, Jacopo est un homme riche et désespérément seul que tout ennueie.

Ce roman parle de la vie, de l'ennui, et bien évidemment de l'amour. Pour Colette qui aime les aphorismes "*c'est un oiseau qui brûle ses ailes aux flammes du temps*", pour Alex "*c'est des molécules chimiques secrétées par notre cerveau..*", pour Alice "*c'est un deuil partagé*" et pour Jacopo "*c'est des emmerdements*".

Et pourtant toute cette souffrance est narrée avec tendresse et beaucoup d'humour.

Bien sûr ces cinq personnages vont s'évader de l'hôpital où ils sont internés et décider de mettre fin ensemble à leur vie. Mais au cours de leur périple jusqu'au château de Jacopo en Normandie, ils vont non seulement se dévoiler et réaliser ainsi leur thérapie, mais ils vont aussi rencontrer d'autres personnages tout aussi décalés qu'eux. Ces rencontres et ces amitiés vont modifier le cours des choses.



éd. Sarbacane, 2018. 192 p.

«AUSSI LOIN QUE POSSIBLE»

ÉRIC PESSAN



Ce roman a déjà été primé par la NRP (Nouvelle Revue Pédagogique).

Ni une fugue ni une révolte, c'est juste un jeu qui pousse Antoine, le narrateur, et Tony à courir d'abord à travers la cité, puis au-delà du périphérique et finalement pendant cinq jours jusqu'à la mer. Ils ont treize

ans, sont bons élèves mais tous les deux portent une douleur : Antoine est battu par son père presque quotidiennement et Tony, Ukrainien, voit ses parents sous le coup d'une OQTF (comprendre Obligation de Quitter le Territoire Français). Ce texte se lit d'une traite comme leur course. Antoine et Tony parlent peu. La voix du narrateur Antoine décrit la souffrance de la course et de leur vie d'un même élan. Les douleurs aux jambes, le souffle court et les coups reçus, la peur d'être expulsé, sont dits d'un même ton, sans colère.

Il faut dire que Tony et Antoine sont très polis ; lorsqu'ils cassent un carreau pour s'abriter la nuit et qu'ils se servent dans les placards, ils font la vaisselle et la rangent avant de partir, et balaient les morceaux de vitres. Leur amitié est indéfectible, les rencontres sont rares mais toutes les questionnent. Comme cet homme qui les chasse, furieux de les voir assis contre un arbre, auquel ils répondent par la fuite. "*Des gens transportent en eux des fureurs immenses, venues d'on ne sait où, prêtes à exploser au moindre prétexte.*" Ou ce vieux pêcheur qui leur offre "*le seul paquet de gâteaux qu'ils n'auront pas à voler*".

C'est bien sûr un livre sur l'amitié, une amitié peu bavarde et pudique. Mais c'est aussi un regard différent sur de jeunes adolescents de la cité, leurs rêves et les obstacles qu'ils doivent surmonter.

Sylvie VAN PRAËT 

L'école des loisirs, 2015.

FLORILÈGE

Les déménagements ont parfois du bon! Je n'ai pu résister à l'envie de partager avec vous ces quelques remarques retrouvées sur une page d'un vieux journal de 1978, dont je ne sais ni le nom, ni la date précise. En tout cas, cela m'a paru très instructif... si on peut parler ainsi de la poésie.



Faire des vers est devenu aujourd'hui un problème de robotnetterie. La poésie est ailleurs, dans le rythme, dans le travail de la langue.

Michel Challou

Le rythme est la question la plus difficile... Impossible de traiter du rythme poétique par un comptage syllabique; il y faut la considération du pied dont la cellule élémentaire est triple; faite d'une différence entre fort et faible, et de la répétition de cette différence et de la pause par où passe cette répétition... Comment le rythme et le sens se commandent, se correspondent, c'est la question. Car un poète, prenons Baudelaire, parlant de l'infini (par exemple) dit une fable (une figure) du rythme qui invente son vers et que son vers invente.

Michel Deguy

Pour moi, le vers est capital. Il m'intéresse plus que la poésie en soi. J'ai commencé à écrire des vers à huit ans, alors que je ne savais pas ce que c'était que la poésie... Le vers est le nœud de la parole et du silence. Il faut qu'il y ait des blancs: au bout des vers, entre les vers.

Eugène Guillevic

Le vers est folie, éclatement, destruction du nombre. Les comptes que peut faire l'oreille syllabique sont à rejeter par principe. Aucune vieillesse jamais ne nous entravera... Pas de rythme, pas de mètres, sinon les plus sauvages. Commencement sans fin réitéré d'un ordre qui, incluant son contraire, donne à l'âme son champ, son assiette.

Pierre Oster Soussouev

Cette question m'encombre... J'avoue que les arcanes de l'étude métrique me sont quelque peu étrangères. Je ne travaille que d'instinct et me fie volontiers au hasard. Chez les

poètes que je lis me touche d'abord l'intensité du cri (ou de la vision)... Donnons aux mots leur territoire non aménagé.

Alain Rais

Il n'y a pas d'écriture, quelle qu'elle soit, sans construction et ordonnance des mots dans la phrase... On parle trop de la poésie comme si elle n'était pas d'abord une affaire technique. Sans technique d'écriture, il n'y aurait ni poésie, ni roman, ni rien. Au fond la métrique est toujours là. Même après le vers libre.

Denis Roche

Et pour terminer :

De la musique avant toute chose/ Et pour cela préfère l'Impair/ Plus vague et plus soluble dans l'air/ Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Anonyme...

... Curieuse conversation: des terres labourées
À la tille de mon peuple à cantiques, et sur
Notre oreille, ils nous font lire ces inscriptions:
« devant le roi qui fait frapper, devant la pelle
de terre cuite (pour ramasser de la terre), on
trouve des ressemblances à ce qui paraît à nous dans
les commandements de méfiance ». Nous sommes arrivés ici et nous voyons sur le banc
Bien des choses, auquel poids le colosse imprime son
Gouvernement, pénètre dans la rumerie.
La « semblance » de la chèvre, dame des bouillons
(qui plonge dans...) l'oracle trempe un peu plus
Chaque jour allongé sur mon corail déchirant sa
Jolie peau de muse noyée c'est-à-dire comblée
À ne pas savoir quelle impériale passe
Ni quelle impériale il me faudra prendre.
Lui disait: « ... à faire.
Et je récompenserai en eux
Les services des pères »...

Denis Roche. *L'oubli et les lubies*



Mario Lucas ◆



Roger Auvin, à ses 110 ans.
Ph. Yohan Bonnet

Le 13 octobre dernier mourait Roger Auvin. Je vous connais : vous allez me dire, c'est qui, ce Roger Auvin ? Serait-ce le énième pseudonyme d'un écrivain fameux ? Allons, allons ! Trop de Calepins Rouges vous brouillent la vue. Je vais vous mettre sur la piste : né à Champagné-le-Sec, Roger Auvin vivait à Limalonges – que malheureusement peu de gens connaissent, alors que c'est juste entre Pliboux et Voulême ! Il y avait tenu avec son épouse l'épicerie-quincaillerie durant... Hou ! Là ! Longtemps ! Si l'on en croit La Nouvelle République, Roger était passionné de photographie et il sculptait le bois. Mais la grande passion de sa vie qui lui valut d'être fait Officier d'Académie fut le théâtre amateur, activité qu'il a pratiquée sans discontinuer durant... Hou ! Là ! Très, très longtemps là encore ! L'an dernier, le président de la République écrivait à Roger Auvin pour lui souhaiter un bon anniversaire. Ce n'est pas une chose qui arrive au premier venu, de recevoir un courrier manuscrit du P.R. pour son anniversai-

re. Moi, ça ne m'est jamais arrivé par exemple. Alors que des anniversaires, j'en ai sans arrêt depuis quelque temps. Mais il faut dire qu'en mars 2018 Roger fêtait ses 110 ans. Cette année, le 13 octobre, à la date de son décès, il en avait 111. Je dirais même cent onze et demi. À cet âge, ça ne compte pas pour rien les demi-années. C'est comme pour les tout petits enfants : deux ans et demi, c'est pas pareil que deux ans !

Je ne parviens pas à me représenter une vie où tous tes copains sont morts depuis trente ans. L'espérance de vie des hommes est en ce moment de 79 ans. Donc à coup sûr, Roger avait accompagné tous les siens au cimetière depuis belle lurette. Et depuis cette époque déjà lointaine, les plus proches, ceux qui restaient, étaient des gens qu'il ne pouvait pas vraiment connaître même s'ils s'étaient mis eux aussi à vieillir doucement à ses côtés. Car ces vieillards n'étaient que des gamins nés à une époque où lui, Roger, était déjà dans la force de son âge...

Roger Auvin avec ses cent onze ans était le doyen des Français. « Ça vous fait quoi, d'avoir atteint un tel âge ? » lui demandait-on. Et il répliquait invariablement : « Ça ne me rajeunit pas ! »

Michel Lalet ♦

13 OCTOBRE 54 - DÉBUT D'UN RÈGNE

Le 13 octobre 54 un vieil homme meurt d'une overdose de champignons vénéneux dont la rumeur dira que la recette avait été concoctée par sa femme. Le même jour un jeune homme de dix-sept ans, fils de la femme en question, lui succède au sommet de l'Empire.

Le règne de Néron débute sous des auspices plutôt aimables pour le peuple qu'il couvre d'or et de prébendes. Assez vite, il trouve commode de faire tuer tous les membres de sa famille, en commençant par son frère Britannicus fils légitime de son prédécesseur et terminant par sa mère Agrippine. Il enchaînera en faisant tuer ses proches, tels son précepteur Sénèque, les poètes Lucain et Pétrone et de nombreux autres dont Gnaeus Domitius Corbulo, l'un de ses généraux les plus populaires. Cet acte, à l'évidence mal évalué, fera naître une sourde rancune chez les puissants patriciens, militaires et administrateurs de l'Empire. Néron ne s'en remettra pas.

Il aura régné 14 ans. Indépendamment de ce qui précède, on lui reprocha durant près de 2.000 ans des choses pires encore. Mais on lui attribue aujourd'hui le mérite d'une bonne administration, d'un développement des arts et des lettres, d'avoir embelli sa capitale à laquelle, contrairement à la légende noire, il n'avait pas mis le feu. Il n'aurait pas non plus persécuté les chrétiens ni conduit des guerres absurdes... Bref, Néron doit sa mauvaise réputation à l'historien Suétone qui ne l'aimait pas. Mais on a beau vouloir le réhabiliter, ce n'est pas Suétone qui l'a contraint à se suicider en juin 68, mais bel et bien ses amis, ses proches et ses partisans !

13 OCTOBRE 1926 - NAISSANCE D'UN SON

J'aurais pu choisir Margareth Thatcher, Sami Frey, Paul Simon, Nana Mouskouri, Yves Montand, Philippe Torreton ou Javier Sotomayor (recordman du saut en hauteur à 2,45m), tous nés un 13 octobre. Mais mes pas me conduisent irrésistiblement dans ceux de Raymond Matthews Brown, né le 13 octobre 1926 à Pittsburgh en Pennsylvanie. Raymond Matthews Brown est plus connu sous le nom de Ray Brown. Gamin il voulait jouer du trombone, on lui fit apprendre le piano mais il préférait 4 cordes à 88 touches et se tourna vers la contrebasse, parce que le conservatoire de Pittsburgh pouvait la lui prêter ! Ray Brown devint alors ce magnifique contrebassiste qui tenait la baraque en duo avec Oscar Peterson et aussi dans son trio (avec Ed Thigpen à la batterie ou avec Herb Ellis à la guitare). Dans le même temps, il tenait la main d'Ella Fitzgerald qu'il a épousée en 1944 et avec laquelle il adopta le petit Ray Brown Junior (qui devint pianiste... de jazz, évidemment).

Ray Brown au son onctueux, net, rond et précis comme le battement d'un cœur de jeune homme, a illuminé tous les styles de son talent discret et inouï. Il fut un instrumentiste et un compositeur brillant, lumineux et inclassable. Quand il s'éloigne un peu des tournées avec Oscar Peterson, il compose pour le cinéma, sera le manager de Quincy Jones et du Modern Jazz Quartet sans pour autant cesser d'enregistrer en tant que leader, que co-leader ou que sideman un nombre ahurissant d'albums (il en a gravé 240 rien qu'avec Oscar Peterson !).

Ah oui : Ray Brown – né le 13 octobre 1926, mort le 2 juillet 2002. Et sans blague : réécoutez *We get requests* !

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cioran - La tentation d'exister.

IDIOCRACY

C'est une constante de l'histoire : les idiots triomphent dans les ultimes soubresauts des civilisations. Il n'y a pas de précédents historiques à l'identique, mais des similitudes évidentes : des généraux idiots font des guerres absurdes, interminables et ruineuses. Des affairistes ou des industriels idiots pillent, détruisent et empoisonnent ce qui avait encore échappé à leur avidité mortifère. Des économistes idiots préconisent des baisses d'impôts pour les plus riches et la suppression des aides aux plus pauvres tandis que d'autres soutiennent des politiques chimériques qui n'ont jamais rien produit d'efficace. Des intellectuels idiots relayés par des journalistes idiots prétendent que démocratie et dictature se valent. Des agences gouvernementales conduites par des idiots renversent des gouvernements dans des territoires qui deviennent aussitôt les repaires des fanatismes les plus destructeurs. Des spéculateurs idiots créent des bulles financières qui n'enrichissent qu'eux-mêmes le temps d'aller vers le crash suivant. Des experts idiots multiplient les théories contradictoires qui, par leur seule addition, justifient chaos et incompréhension en toutes choses. Des artistes qu'abêtit l'idiotie collective n'ont d'autre choix que la production survoltée de spectacles agressifs, délétères et vides de sens. Pour finir les peuples exténués portent au pouvoir des dirigeants idiots qui, adossés à l'idiotie générale, prennent des décisions stupides qui contribuent à l'emballage du système.

En bref nous sommes en train de cocher toutes les cases, bien que parfaitement conscients qu'en jouant la partie de cette manière-là nous allons droit vers l'hypothèse de cet effondrement de notre civilisation dont on parle tant. À cet égard, les actes accomplis depuis le début de ce siècle ne peuvent pas nous laisser indifférents, tant les signes sont forts, nombreux, convergents.

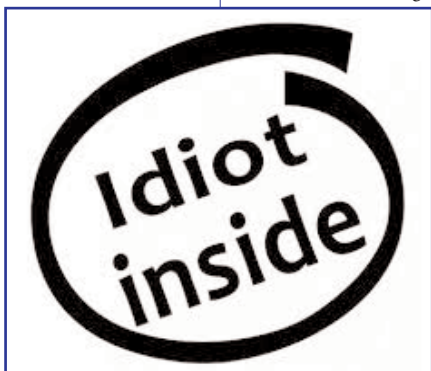
Et par bonheur vint Donald Trump ⁽¹⁾ ! Il se détache nettement du peloton de ses pairs, même s'il a été précédé ici et là de quelques idiots remarquables mais à la moindre capacité de nuisance. Bien entendu, cet homme n'est rien, sinon l'effet miroir de notre idiotie collective. Son talent est de l'exprimer avec truculence, de la mettre en lumière avec brio. Bien sûr, si nous ne sommes idiots qu'à-demi, la supercherie nous saute aux yeux. Il en devient dès lors presque trop faci-

le de prendre conscience que quelque chose marche de guingois chez cet homme-là et chez ceux qui l'ont hissé aux sommets où il se trouve. Alors soyons positifs. Trump est peut-être une chance. Car le voir fonctionner suscite une telle stupefaction et un tel écoeurement qu'on se prend à espérer pouvoir tourner le dos à l'idiotie arrogante, inculte, cynique et amoral qui nous entoure et qu'il incarne si parfaitement. C'est le moindre des paradoxes de constater que ce type est utile par son énormité ubuesque même. Il nous tient éveillés, car tout ce qu'il déclare est si gros, si invraisemblable, si idiot que nous imaginons pouvoir aisément changer de cap, faire un doux rétro-pédalage, revenir à une heureuse cohérence des choses, à une prévalence de la pensée, à une réelle considération du monde. Qu'il apparaisse et il nous semble aussitôt que se comporter de manière moins idiote que cet idiot-étalon à crinière orange est à notre portée.

Malheureusement, nous devons rester modestes... Le rétro-pédalage dont a besoin notre si aimable civilisation demande une énergie folle. Les habitants d'Alep, de Mossoul et d'ailleurs pourraient nous en parler ! Ce rétro-pédalage impose de ne négliger aucun aspect de la vie des plantes, des bêtes, des hommes, de la vie sociale et moins encore de la vie des nations. Il demande de reconsidérer les dogmes les mieux acquis : croissance, progrès, raison, valeur de la vie... La croissance ? Des centaines de milliers d'idiots aussi inutiles que puissants croient

encore à la croissance illimitée. Ils œuvrent chaque jour à démontrer sa réalité illusoire. Cet entêtement provoquera inévitablement d'autres dégâts. Le progrès ? Qu'est-il lorsqu'il n'est plus ni l'expression d'une utopie ni la réalité d'un bienfait tangible et qu'il n'a pas d'autre finalité que celle d'accroître notre consommation d'objets inutiles ? La raison ? Il faudra probablement beaucoup de temps avant que le grand jeu de la suprématie des ego ne recule et ne laisse la place à des modes de gouvernances partagées, fonctionnant réellement dans l'intérêt des peuples. La valeur de la vie ? Il restera tant de blessures à réparer et tant de misère à guérir que le cynisme consistant à penser que ces choses seront au-dessus de nos forces a probablement de longs et beaux jours devant lui. Et puis, merde, soyons honnêtes dirons-nous alors : que va devenir notre économie si l'on cesse de vendre des armes ?

Donc, quoi ?



Autocollant destiné à être apposé sur nos bagnoles

Se préparer, comme le font les survivalistes, à la vie des trappeurs? S'enfermer dans des modèles d'autonomie rurale et d'isolement hautement politisés? Décroître contre vents et tsunamis? Acquiescer aux propositions de ceux qui, éternellement, nous répèteront que *c'qu'y leur faudrait aux jeunes, c't'une bonne guerre?* Ou bien faudra-t-il tendre son cul à ceux qui, chaque jour plus nombreux, veulent des hommes à poigne, des femmes à poigne, un pouvoir fort? En un mot «la fin de ce bordel démocratique...»?

Effondrement? Ce n'est pas là l'hypothèse la plus invraisemblable. Sans doute qu'il faudrait à cela quelques décennies. Dans l'intervalle, on peut s'attendre à ce que des idiots subjugués par des cyniques donnent les clés de l'avenir immédiat à d'autres idiots utiles, vous savez, ceux-là même qui par chez nous ont du gros bon sens à revendre et des phrases sucrées plein le gosier: des Nigel Farage, des Mateo Salvini, des Viktor Orban, des Marine Le Pen, des Volodymyr Zelensky, des Jaroslaw ou des Lech Kaczynski, des Recep Tayyip Erdogan... Ceux-là rêvent d'en découdre depuis le minuscule confetti sur lequel ils se tiennent en équilibre. Par leurs prophéties ineptes ils nous aident à vaciller tandis que nombre d'idiots-spectateurs croient dur comme fer que la pensée magique de ces saltimbanques infantiles ⁽²⁾ sera leur balustrade salvatrice!

D'ici cette date, je vous invite à regarder un vieux film de cinéma (2006, c'est vieux, non?), intitulé *Idiocracy* ⁽³⁾, réalisé par l'Américain Mike Judge. En deux mots, le héros, homme ordinaire, se réveille après cryogénéisation de quatre siècles dans un avenir où règne l'idiotie généralisée. Après avoir manqué d'être éliminé pour anormalité, puis rapidement identifié comme l'homme le plus intelligent du monde, il montera rapidement jusqu'au pouvoir suprême. Un homme moyen entouré d'une cour d'idiots pour diriger le pays le plus puissant du monde? Un joli programme...

Michel Lalet ♦

1. Si l'on tape «idiot» sur les moteurs de recherche, ce qui apparaît en tête de liste est le visage ou le nom de Donald Trump. Une gloire universelle admirable!

2. Pour parfaire le tableau, des gens tout à fait sérieux nous prédisent pour la prochaine élection présidentielle française un raz-de-marée populaire en faveur de l'animateur télé Cyril Hanoua. Plus vulgaire et davantage symbole du vide suprême, pour l'instant... on cherche!

3. En France, des diffuseurs qui prennent vraiment les gens pour des cons ont décidé que le film s'intitulerait «PlanetStupid» et non plus «Idiocracy». À se demander s'ils ont regardé le film! Bref, si vous êtes adeptes des doublages à la noix avec voix de canard parlant à contretemps de la bouche des acteurs, c'est sans doute sous ce titre qu'il faudra chercher «Idiocracy».

CITATIONS DE MON IDIOT PRÉFÉRÉ

Je suis fasciné par l'air. Si on enlevait l'air du ciel, tous les oiseaux tomberaient par terre... Et les avions aussi... En même temps l'air tu peux pas le toucher... Ça existe et ça existe pas... Ça nourrit l'homme sans qu'il ait faim... It's magic... L'air c'est beau, en même temps tu peux pas le voir, c'est doux et tu peux pas le toucher... L'air c'est un peu comme mon cerveau...

La vie c'est quelque chose de très fort et de très beau... La vie appartient à tous les vivants. It's both a dream and a feeling. C'est être ce que nous ne sommes pas sans le rester. La vie c'est mourir aussi... Et mourir c'est vraiment strong... c'est rester en vie au-delà de la mort... Tous ceux qui sont morts n'ignorent pas de le savoir...

L'eau c'est quelque chose de concret mais pas concret. Parce que l'eau... peut me nourrir, mais aussi l'eau... peut me porter. Parce que l'eau... a des lois magiques. L'eau peut tenir des cargos dans la mer, des milliers de tonnes d'acier... C'est quelque chose qui a beaucoup de dimensions, l'eau.

Moi, Adam et Ève, j'y crois plus, tu vois, parce que je suis pas un idiot: la pomme, ça peut pas être mauvais, c'est plein de pectine...

On appelle ça le «cycle de la vie». Attention! Il y a deux sortes de vies... J'espère que c'est pas trop fort, mais c'est très profond ce que je vais dire: il y a deux vies. La première vie, c'est la nôtre: entre toi et moi, le téléphone, la conversation, le magazine *Première*, le film *La Légion étrangère* – qui est très beau, je respecte, mais c'est une réalité qu'on a créée, on vit dans une réalité qu'on a créée et que j'appelle «illusion». Et puis, il y a la mort; et la mort n'existe pas. La mort, c'est la seconde dimension; la vraie dimension de la vie, c'est l'univers! Et c'est là où on revient, soit dans la même enveloppe, soit dans quelque chose d'autre dans laquelle on a envie de revenir et... on progresse. Le progrès sur la Vérité. Et je sais que même si tu comprends pas ce que je dis, tu le comprends.

Ah non mais attention, quand je parle de l'enveloppe, je parle pas l'enveloppe que tu envoies par la poste. Je parle de l'enveloppe que tu vois. Celle qui enveloppe tout. Les paquets de biscuits, les sachets de cocaïne, ton esprit, etc. Non, l'enveloppe c'est vraiment global. Mais uniquement liée au spirit généralement. Oui alors un biscuit tu me diras ça n'a pas de spirit, c'est juste un biscuit. Mais avant, c'était du lait, des œufs. Et dans les œufs, il y a la vie potentielle... La potential life dans une coquille, une enveloppe qui elle-même était contenue dans la poule. Et puis même si le biscuit est physiquement différent d'une bouteille de lait, d'une poule... il subsiste le spirit de la bouteille et de la poule dans le biscuit... et ça toi tu le ressens quand tu le manges. Et que parfois c'est bon parfois c'est pas bon.

[Jean-Claude Van Damme]

LES A.C.A. *

Je reçois de temps à autre et de plus en plus régulièrement des sollicitations de personnes qui me demandent de les recommander en vue de publier qui, l'éternelle révélation sur les Templiers, qui, la chronique d'une aventure singulière pour les intéressés mais souvent d'une décevante banalité pour les lecteurs potentiels. La prétention littéraire n'est pas toujours au rendez-vous. Ces émois crépusculaires et cette avalanche d'anecdotes me ramènent toujours aux ACA (auteurs à compte d'auteurs) que l'éditeur Garamond exploite dans *Le Pendule de Foucault*. Il dépeint cyniquement un système qui flatte la vanité des présomptueux, à coup de mise en relation avec des auteurs complices, de propos élogieux sur le talent ou le génie du Verdurin. Le luxe et le détail vont jusqu'à l'attribution d'un prix littéraire convenu. Le profit est garanti. On publie n'importe qui et n'importe quoi à condition que le gogo finance les frais d'édition. Il achète au moins cinquante exemplaires, on en enverra deux cents autres aux journaux et le reste c'est promis sera diffusé par l'éditeur. On sait qu'ils seront revendus plus tard au benêt. L'affaire est juste, le bénéfice étant garanti, on ne va pas refuser les manuscrits qui passent! Comme dans le roman d'Umberto Eco, certaines maisons d'édition recyclent ainsi rentablement les manuscrits refusés et aujourd'hui, malgré la concurrence de l'autoédition numérique, les sollicitations pour les amoureux du papier et de la déforestation pullulent.

Contrairement aux ACA du roman, véritables Messieurs Jourdain, ceux qui ont recours au compte d'auteur sont moins vaniteux, d'aucuns y trouvent un dernier recours après une série de refus mais plus généralement l'aboutissement d'un projet à petite échelle. Celui qui n'a d'autre ambition que de conserver trace d'un travail ou d'une mémoire familiale ou sociale ne cherche pas pour autant à s'insérer dans le marché du livre. Il lui suffit d'avoir une copie imprimée pour être satisfait. Il ne pense pas planétaire, il pense local. Il se contente de diffuser auprès de ses amis ou voisins sans autre prétention que le bonheur d'être lu par eux. S'il veut dépasser ce premier cercle, il se retrouvera pour des signatures au centre Leclerc ou au salon international du livre de La Neuville-sous-Oudeuil. Pour les plus entreprenants, quel que soit leur véritable talent, l'autoédition est parfois une tentative moins coûteuse, elle demande de l'expérience et surtout un bon réseau partenarial pour la conception de la mise en forme; de moins aventureux ne gagnant pas la

mauvaise réputation s'exercent sur la jungle des plateformes de publication en ligne. Les livres numériques publiés directement sur Amazon, Kobo, iBooks ou Google play se trouvent directement sur le marché en espérant qu'un éditeur finira par les remarquer s'ils obtiennent un nombre appréciable de téléchargements.

Qui n'a jamais essayé de publier chez un véritable éditeur aura beaucoup de difficultés à mesurer l'écart entre la production d'un écrit et la littérature. Si un manuscrit essuie des rejets successifs, c'est qu'il convient de remettre sur le métier son ouvrage ou de le consigner une fois pour toutes aux oubliettes. Être sélectionné par une maison d'édition reconnue confère la reconnaissance de l'état d'auteur et un éphémère prestige à défaut de la notoriété et la possibilité d'accéder à des subventions, des résidences, et enfin d'être susceptible de devenir lauréat d'un quelconque prix littéraire.

Quand on sait que seuls trois pour cent des manuscrits reçus ont quelque chance de finir sur les rayons, on peut comprendre le désarroi de tous ceux qui se piquent d'écriture. De la Roche tarpéienne au Capitole, il n'y a qu'un pas. Lorsque pour sa plus grande joie ou surprise, un auteur passe le goulot de la sélection, il n'est pas au bout de ses peines: si au terme de trois mois, il n'a pas accroché un public, il cessera s'encombrer la librairie et finira au pilon ou dans une solderie. Son œuvre appartient désormais à un éditeur qui s'en désintéresse et s'il ne veut pas retrouver l'anonymat, il doit se presser de trouver le succès. L'édition est une industrie et un marché qui privilégient la rentabilité à la qualité. Un auteur qui se vend bien sera toujours publié. Quoiqu'il fasse, le réseau de promotion et de distribution sera mobilisé à son avantage. Les éditeurs apprécient modérément le risque. Il faut ici rendre hommage aux petites maisons d'édition qui font souvent émerger les nouveaux talents et assument l'incertitude d'une première œuvre.

L'écriture est une forme de résistance à l'oubli. Si dans la vie l'important c'est d'aimer, ici l'important c'est d'écrire et tant mieux si l'on a du talent. Ce qui importe c'est d'être sincère et nullement prétentieux. Blâme-t-on le peintre du dimanche ou le chanteur amateur? Laissons donc le génie à la postérité, les marchands de soupe à leurs dividendes et le petit livre publié à compte d'auteur ou en autoédition à la mémoire d'outre-tombe des humbles.

♦
Pied de nez du destin... En 1913, Grasset publie à compte d'auteur un roman refusé par Gallimard: «*Du côté de chez Swann*» d'un certain Marcel Proust. On connaît la suite...